# Article dans le magazine dBD #116 (septembre 2017)

© Renaud Delmas pour dBD

# TRONCHET

## LE TACLE ET LA PLUME

Après *Vertiges de Quito* et ses récits de voyage dans la revue *XXI*, **Didier Tronchet** retrouve le chemin de la fiction. La sortie du ***Meilleur Ami de l'homme*** chez Dupuis est l'occasion d'aller à la rencontre d'un auteur qui est passé en vingt ans d'une dérision abrasive à une ironie plus douce. Et qui tombe peu à peu le masque.

Frédérique Pelletier

À force de suivre ses tribulations dans la revue *XXI*, on imaginait que Didier Tronchet allait arriver au rendez-vous en sandale, bermuda et polo. Eh bien non ! Il n'arbore pas davantage la barbe de trois jours propre au baroudeur. Et malgré la chaleur caniculaire de ce 19 juin, il a l'élégance discrète de l'homme des villes : chemisette, jean, baskets. Il faut dire que son exil à Madagascar sur l'île aux Nattes remonte à 2011-2012. Et son long séjour en Équateur avait eu lieu encore avant. Depuis, le dessinateur reporter s'est basé à Lyon. C'est à l'occasion d'une rencontre promotionnelle en direction des libraires pour la sortie de son prochain album *Le Meilleur Ami de l'homme* que nous le croisons à Paris à la terrasse d'un café du quai de Seine. Après ses récits autobiographiques de voyage, le créateur de *Jean-Claude Tergal* revient à la fiction. Et lâche le dessin au profit de Nicoby. « *Dessiner est un peu une souffrance pour moi, ce n'était pas une vraie vocation. Chez Nicolas, la première scène qu'il dessine est la bonne, sans gras, sans décor inutile.* »

Évidemment, quand on retrouve un vieux copain de jeunesse dans les toilettes pour hommes d'un stade de foot, le superflu n'est pas de mise. Car tel est le point de départ de ce récit sur ce que Tronchet appelle « *les amitiés encombrantes* ». Et Dieu sait que ses personnages en traînent depuis longtemps, de tels boulets ! Vincent Renard, proctologue de profession, n'a pas d'autre choix que de renouer le contact avec Kevin, un gros lourd à tendance mythomane, devenu tatoueur. Tous deux jouaient dans le même club de football de Villetaneuse. Pourquoi cette ville du 93 ? « *Le nom m'amusait. Ça fait tellement banlieue. Je choisis les endroits en fonction de leur sonorité. Raymond Calbuth habitait à Ronchin uniquement parce que ça sonnait bien !* » Et aussi parce que c'est une ville du Nord, non loin de Lille où Didier Vasseur [de son vrai nom] a suivi ses études puis vécu comme jeune journaliste correspondant du Matin de Paris. Ronchin, qui se situe à quelques encablures du stade Pierre-Mauroy du LOSC.

Le football occupe une place en tribune VIP dans l'œuvre de l'humoriste au tacle facile. Quasiment pas une bande dessinée sans au moins un match ! « *Je joue toujours. Et ce depuis quarante ans au moins. C'est une vraie passion, un truc un peu névrotique d'ailleurs, j'y investis beaucoup. J'ai coutume de dire que chaque personne avec qui j'ai joué est un ami pour la vie. Le football permet de laisser tomber le masque, nous met à nu. Quand on joue sur le terrain, on est comme un gamin de 12 ans, on ne s'embarrasse pas de forme, on est vraiment direct.* » Didier Tronchet n'apparaît cependant pas comme un quinquagénaire timide qui cache son jeu. Il a la parole aisée, la blague facile, la convivialité chevillée au corps. « *Quand je pars en voyage, je joue très vite avec les gens, même sans pratiquer la langue. Le football fait tomber les barrières sociales, nationales, ethniques. C'est un langage universel. J'ai même joué dans la jungle amazonienne avec des Indiens.* » Une fois lancé sur le sujet, l'ancien ailier [on dirait aujourd'hui défenseur] ne s'arrête plus. Mais pas pour causer inutilement, pas pour s'écouter parler, pour montrer que chacun de ses récits se bâtit à la lumière de ses expériences personnelles. « *Le lecteur sent si l'on est sincère, s'il y a du vrai dans ce qu'on raconte. Mes personnages ne sont pas des pantins, ils sont habités par des choses que j'ai vécues ou ressenties.* » Dans ses jeunes années [1980-1990], le dessinateur avançait sévèrement emmitouflé derrière la robe de chambre de Calbuth ou les doudounes matelassées de Tergal et du père Poissart, mais son installation à Quito, presque dix ans plus tôt, l'a libéré ! « *Je n'ai plus peur de me raconter. Ça a été un long travail de déshabillage. Au début, c'est très confortable d'être derrière des marionnettes, on n'est pas exposé.* » Quelques mauvais relents de cour de récré remontent à la surface de ce besoin de se cacher : « *La terreur des plus faibles – dont j'étais sans doute – à prendre des baffes, lorsqu'on était trop vu.* »

Une fois en Amérique du Sud, décrire les changements, les Équatoriens, les aventures du quotidien passait forcément par se mettre en scène. Au côté de sa femme, son fils... et son chat. Mais comme Didier Tronchet le dit lui-même, avec la « *politesse de l'humoriste pour ne pas prendre le lecteur en otage* ». La dérision se mue en « *protection plus légère, comme une moustiquaire* ». « *Ce qui m'amusait, c'était de raconter mon expérience de quelqu'un confronté à un pays, une langue et des gens dont il ne comprend pas le fonctionnement, de laisser s'installer le décalage, source d'humour.* » En vivant avec l'anthropologue-écrivain Anne Sibran, Didier Tronchet a la chance de

Dans *Le Meilleur ami de l'homme*, Vincent retrouve une vieille connaissance
© Tronchet & Nicoby / Dupuis



*Le Meilleur ami de l'homme* : Vincent et sa fille sont fans du PSG
© Tronchet & Nicoby / Dupuis

© Tronchet & Nicoby / Dupuis

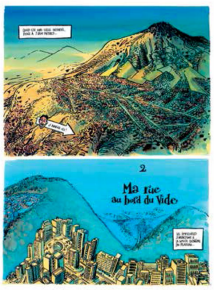
> « Le football fait tomber les barrières sociales, nationales, ethniques. C'est un langage universel. J'ai même joué dans la jungle amazonienne avec des Indiens. »

Jean-Claude Tergal en numéro 10
© Tronchet / Paulo Biacal

*Le Meilleur ami de l'homme* : pages de garde
© Tronchet & Nicoby / Dupuis

pouvoir rester longtemps sur place. « *C'est moins intéressant les voyages où l'on change chaque jour d'endroit. Le décor n'est alors qu'un décor de carte postale. L'immersion permet de saisir davantage la vraie nature des lieux, des gens et du fonctionnement des sociétés.* » De vieux réflexes aussi de son métier de journaliste. Cette première entrée dans l'autofiction de voyage, suivie de son installation pour six mois sur l'île aux Nattes, un tout petit territoire paradisiaque éloigné de la furie du monde, renforce le virage quéntame Didier Tronchet. La fiction passe de plus en plus au second plan, le rire se veut moins borderline, moins cynique aussi. Même si derrière *Le Meilleur Ami de l'homme* pointe encore une ironie noire. *Le Fils du yéti* [sorti en 2011] sonne presque comme une autobio. Le héros [sans nom] auteur de bande dessinée découvre à la faveur d'un incendie dans son appartement une photo de son père décédé quand il avait 3 ans qui l'intrigue. Comme le héros du *Fils du yéti*, Didier Tronchet a perdu son père à cet âge-là. Et comme lui, sa mère lui a caché à ce moment-là le décès pour le protéger. « *Quand je suis parti sur l'île aux Nattes, je me suis retrouvé seul dans cet endroit sans Internet, ni voiture, ni électricité avec mon fils adolescent qui me laissait pour rejoindre ses copains. Je pense que l'âge venant, je voulais me confronter à des questions que j'avais évitées toute ma vie. En ville, on est dans une suroccupation permanente, là on est face au vide, on a le temps de réfléchir, de se poser. Malheureusement ou heureusement, j'ai ressenti ce même sentiment d'abandon qu'avec la disparition de mon père.* » Surtout lui qui se définit comme un père très présent et tient à nous le dire. Ce n'est pas nous qui posons la question ! D'ailleurs, il y a souvent des enfants dans les albums de ces quinze dernières années. « *J'étais une mère juive jusqu'alors, je ne sais pas comment il a survécu à ça* », sourit l'intéressé qui ne rataît pas un entraînement ni un match de foot du fiston. Ce super-pôpa ne supportait pas de décevoir l'enfant chéri et occupait chaque minute de son emploi du temps de peur qu'il ne s'ennuie. Il a d'ailleurs écrit trois livres sur Antoine, nourrisson [*Journal intime d'un bébé formidable*], enfant [*Ton père ce héros*] et dernièrement adolescent [*Robinsons père et fils*].

Il n'y a pas de traumatisme apparent chez Didier Tronchet, mais au contraire la lucidité d'avoir trouvé un équilibre dans la bande dessinée, et plus largement dans l'humour. « *Je me suis aperçu quand j'ai eu mon fils qu'il avait toujours besoin de l'approbation paternelle, il venait me montrer ses vaisseaux spatiaux en Lego et moi, à qui pouvais-je montrer mes constructions ? J'ai l'impression d'être devenu auteur pour aller à la quête de l'approbation des gens. Tout trouve ses racines dans cette situation initiale où la notion d'abandon est essentielle par rapport à la façon dont je vais vivre les choses dans ma vie courante, mais aussi dans le principe d'être humoriste et dans mon cas de faire de l'humour noir. C'est une façon d'exorciser, de faire la catharsis d'une situation qu'on n'a pas pu maîtriser enfant. A 3 ans, j'étais victime d'une espèce de canular, de mascarade, d'une mauvaise blague où tout le monde savait mon père mort mais pas moi.* » Du coup, une fois adulte, Didier Tronchet « *manipule* » à son tour, contrôle ses personnages qui raillent l'absurdité du monde. L'amertume n'est jamais loin chez Calbuth ou Tergal. Et elle colle aux grolles boueuses des pauvres Poissart. « *J'ai aussi un goût prononcé pour le canular.* » Ce qui lui vaut parfois quelques inimitiés ! Ses héros [enfin plutôt antihéros] se retrouvent souvent victimes d'impondérables qui bouleversent leur train-train quotidien. La malchance les attaque, mais ils restent dignes, s'entêtent, ne baissent pas les bras face à l'adversité. Dans Sortie de route, un vendeur de machines agricoles voit sa femme retomber en enfance après avoir bu de la grenadine. Dans *La Gueule du loup*, un gynécologue doit s'acoquiner avec un éleveur de chiens bas de plafond après un *speed-dating* imprévu. Leurs rêves se sont fracassés contre la réalité d'un monde adulte rude souvent sans fantaisie. Tronchet ne se moque pas entièrement de ses protagonistes, il les dépeint avec une bonne dose d'indulgence. On sent qu'il connaît ces gens de peu, croisés au détour de ses reportages dans le Nord.




*Vertiges de Quito*
© Tronchet / Futuropolis

*Ci-dessus : Le Fils du Yéti*
© Tronchet / Casterman

Il se replonge aussi dans son enfance du Pas-de-Calais à Marles-les-Mines. Six mille habitants aujourd'hui, sûrement davantage dans les années 60 avec l'exploitation du charbon. « *C'est important pour moi le Nord, j'y ai passé toute mon enfance, c'est un réservoir émotionnel fort, mais j'ai un rapport compliqué avec cette région, j'ai l'impression quand j'y retourne de ne pas pouvoir en repartir. J'ai tellement eu l'impression que je ne sortirais jamais de mon impasse au fond du village. Après notre maison, il n'y avait que des vaches !* » Lorsqu'on est élevé dans une famille de mineurs de fond, s'imaginer en auteur de bande dessinée paraît incongru, voire carrément inimaginable. Pourtant, le petit Didier s'évade avec Hergé. « *Je voulais être Tintin, aller au Tibet. Avec lui tout était possible, ce n'était pas un super-héros, mais un type normal qui traversait plein de pays avec des moyens de transport normaux.*

*Jean-Claude Tergal* : Alph-art humour au Festival d'Angoulême 1998
© Tronchet / Floda Glacial

*Le Meilleur ami de l'homme* : Vincent plonge dans ses souvenirs de jeunesse
© Tronchet & Nicoby / Dupuis

*Ma tante me disait : mais qu'est-ce qu'il s'embête à partir ton Tintin ? Il n'est pas bien chez lui !* » L'évasion se fait progressivement, de l'école de journalisme de Lille au reportage pour *Le Matin de Paris* [édition du Nord] puis aux premiers *strips* de *Calbuth* dans un magazine culturel de l'agglomération lilloise que Didier Vasseur a lui-même fondé. C'est à cette période qu'il prend le pseudo de Tronchet comme la rue de la capitale. « *Ça m'a pris douze ans pour arriver à Paris !* » Depuis, un boulevard s'est ouvert à lui. Côté voyage à travers le monde et côté création. Le succès de *Jean-Claude Tergal*, Alph-art humour au Festival d'Angoulême 1998 [pour le tome 6] a amené au one-man show en 2000 puis au film en 2002. D'ailleurs, *Le Meilleur Ami de l'homme* était un scénario de film à la base. Qui n'a pas abouti. Mais ce touche-à-tout ne désespère pas. « *Je n'abandonne jamais* », dit-il en riant. « *J'adorais voir les personnages incarnés par des acteurs. De toute mon expérience professionnelle, voir des comédiens dire mon texte, c'est le truc qui m'a le plus frappé. Comme jouer moi-même ! Quand une salle entière riait à mes blagues, c'était jouissif. Je ne sais pas s'il y a plus jouissif à part les rapports sexuels parfois !* »

Lorsqu'il ne dessine pas, ne rédige pas de scénarios de bandes dessinées ou de films, ne joue pas l'humoriste, ne tape pas dans un ballon, ne voyage pas, n'écrit pas un livre, Didier Tronchet s'imagine en chanteur. « *La chanson française, c'est le genre ultime pour moi, j'admire beaucoup la bande dessinée pour sa capacité d'ellipse, la littérature pour sa capacité à retranscrire en profondeur les émotions, mais la chanson réussit en très peu de mots et de notes ce tour de force de créer des histoires minuscules.* » Le jeune Didier, administrateur de Brassens depuis ses 14 ans, rêvait de faire de la chanson tout en gratouillant sa guitare. Il écoute Albin de la Simone aujourd'hui ! Et prépare au final un roman graphique sur un chanteur disparu à paraître en 2018 chez Aire libre. Et il a même monté un canular sur son site Internet où il se produit sur scène à la Belle de Mai à Marseille... « *Comme si j'étais devenu chanteur* », se marre-t-il tel un gosse qui vient de faire une bonne blague. « *Je voulais créer une espèce de buzz, mais je n'ai pas osé le diffuser. Ça me paraissait trop prétentieux !* » Pas question de faire sonner les trompettes de la Renommée ! Mieux vaut s'endormir sur son brin de laurier quest la bande dessinée. ■

***Le Meilleur Ami de l'homme***
Par **TRONCHET & NICOBY**
Éditions DUPUIS, 144 pages couleurs, le 15 septembre, voir critique page XX